Sommaire

Introduction 7

Au fil des rues 9
Saint-Etienne-au-Mont. Saint-Léonard. Isques

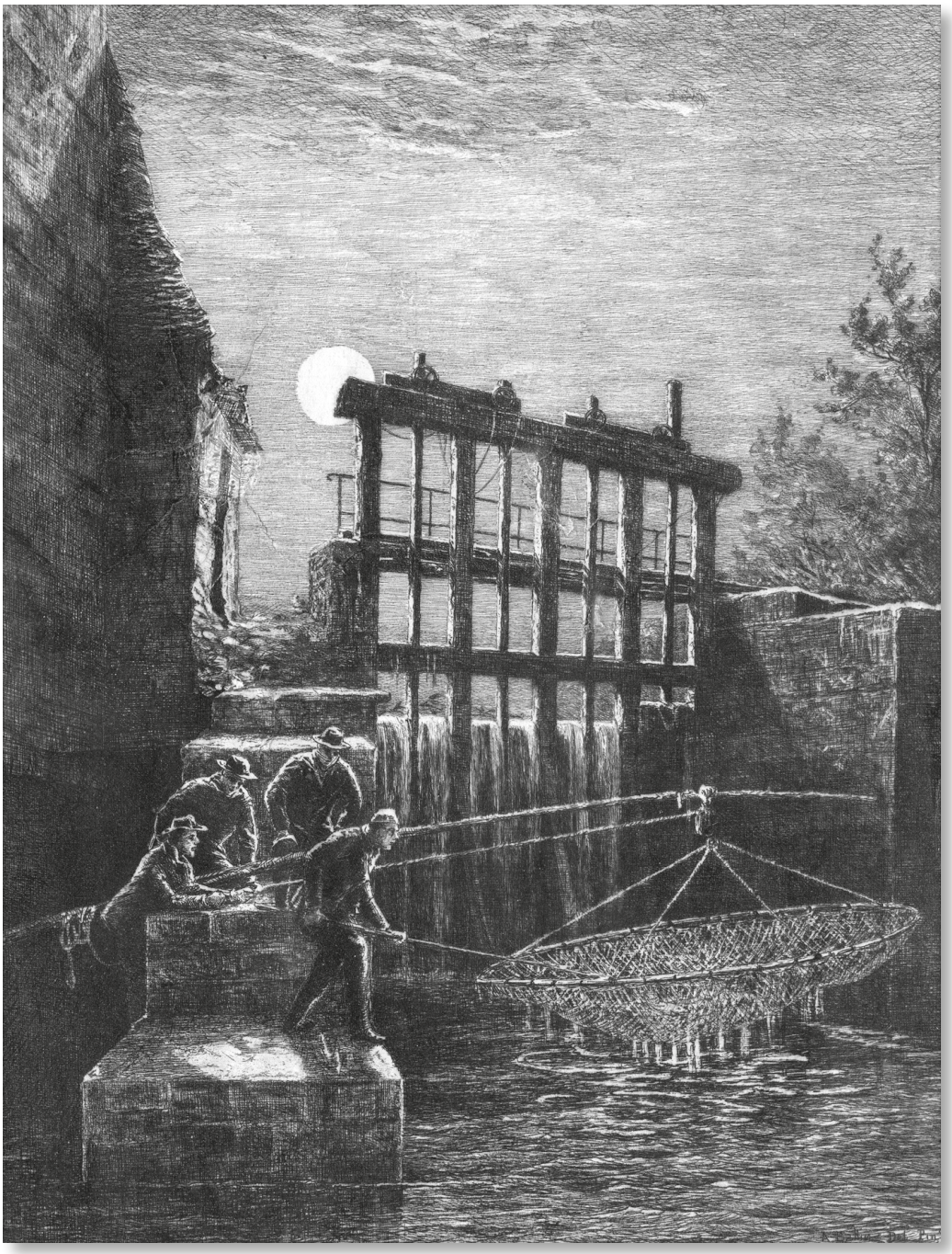
Le patrimoine 39
Saint-Etienne-au-Mont. Saint-Léonard. Isques

Les commerces et industries 83
Saint-Etienne-au-Mont. Saint-Léonard. Isques

Les associations culturelles et sportives, les fêtes 107
Saint-Etienne-au-Mont. Saint-Léonard. Isques

Remerciements 128

Bibliographie sommaire 128



Souvenir de Pont-de-Briques. Eau-forte d'Auguste Ballin, 1879.

Introduction

Saint-Etienne, Saint-Léonard et Isques étaient jadis, au début du XIXe siècle, des villages ne comptant qu'une faible population rurale composée essentiellement de cultivateurs aidés de domestiques et de bergers. Avec le règne de Louis-Philippe, une ère nouvelle s'ouvre. La ligne de chemin de fer d'Amiens à Boulogne apparaît en 1848 et une gare est bientôt créée, sous le nom de Pont-de-Briques. Cette voie ayant été tracée sur la rive gauche, c'est la commune de Saint-Etienne (dénommée Saint-Etienne-au-Mont par décret en 1937) qui va se développer. Sous le Second Empire, les premières usines commencent à s'élever sur le hameau d'Audisque. En 1854 sont construites, le long de la voie ferrée, les filatures de messieurs Huret. Quelques années plus tard, la malterie Levillain et Charles Huret s'y implante. A proximité des gisements de minerai de fer, sur le plateau de Saint-Etienne-au-Mont, des familles de travailleurs s'établissent en nombre dès 1857 et Ecault prend alors réellement forme. Avec la création de l'usine métallurgique d'Outreau, à la limite de la commune, c'est le hameau d'Haffreingue qui va se développer. La population devenant plus importante dans la partie basse de la commune, cette dernière nécessite la construction d'un bureau de poste, d'une école, d'une église et d'un cimetière, ainsi que le déplacement de la mairie. Autour de ces édifices, ce village est désormais bien bâti et contient un grand nombre de villas et maisons de campagne qui se succèdent depuis le carrefour de la route de Paris jusqu'au croisement des routes d'Hesdigneul et de Neufchâtel.

A la Belle Epoque, Pont-de-Briques jouit d'une belle renommée comme lieu de villégiature et comme rendez-vous de canotage, de parties de pêche et de patinage. Pendant la belle saison, on vient s'y promener, pique-niquer sur les berges de la Liane. La jeunesse boulonnaise s'y précipite et envahit les guinguettes où les orchestres animent des bals musettes jusqu'à une heure très avancée de la nuit.

Au début du XXe siècle, la mise en service d'une ligne de tramway électrique de Boulogne à Hardelot pourvoit non seulement aux insuffisances de trains sur la ligne du Nord, mais permet également à Pont-de-Briques d'être en communication directe avec les communes de Condette et Neufchâtel. Sans perdre complètement son aspect champêtre, Pont-de-Briques passe de l'état de hameau à celui d'agglomération urbaine.

Isques et Saint-Léonard garderont plus longtemps leur vocation rurale. Leur développement se manifestera réellement dans la seconde moitié du XXe siècle. Leur population est accueillie au sein des diverses associations créées à Saint-Etienne, bénéficiant ainsi des équipements sportifs. Aujourd'hui encore, elles sont réunies en une seule paroisse, une même harmonie y célèbre les différentes commémorations...

En 1872, une partie de la population de Saint-Etienne, Condette, Saint-Léonard et Isques ne partage pas totalement ces idées et réclame auprès du préfet une certaine indépendance. Elle lui demande d'ordonner une enquête sur la nécessité de former un tout de ces parties séparées administrativement,

et de former une seule commune sous la dénomination de Pont-de-Briques. L'érection en commune présenterait cet avantage d'établir au centre de l'agglomération tous les services municipaux et de leur donner une impulsion qui ne ferait qu'augmenter son importance et accroître son développement.

La commune de Saint-Etienne y contribuerait par la rue Haffreingue, les hameaux d'Audisque et de Cachaine. Le hameau d'Ecault suffirait à lui seul pour constituer ce qui resterait à la commune de Saint-Etienne. La commune de Condette céderait toute la partie située le long de la Liane qui est pour ainsi dire enclavée dans le territoire de Saint-Etienne. La commune d'Isques serait coupée en deux, la partie est serait adjointe à la commune d'Hesdigneul, l'autre partie à la nouvelle commune, ainsi que la totalité de celle de Saint-Léonard. Ainsi disparaîtraient les communes d'Isques et Saint-Léonard. La nouvelle commune, telle qu'elle serait ainsi constituée, aurait une population d'environ 1500 âmes. Des pétitions d'une autre partie de la population ont eu raison de ce projet.

Voici ces communes réunies le temps d'un livre.

Au fil des rues

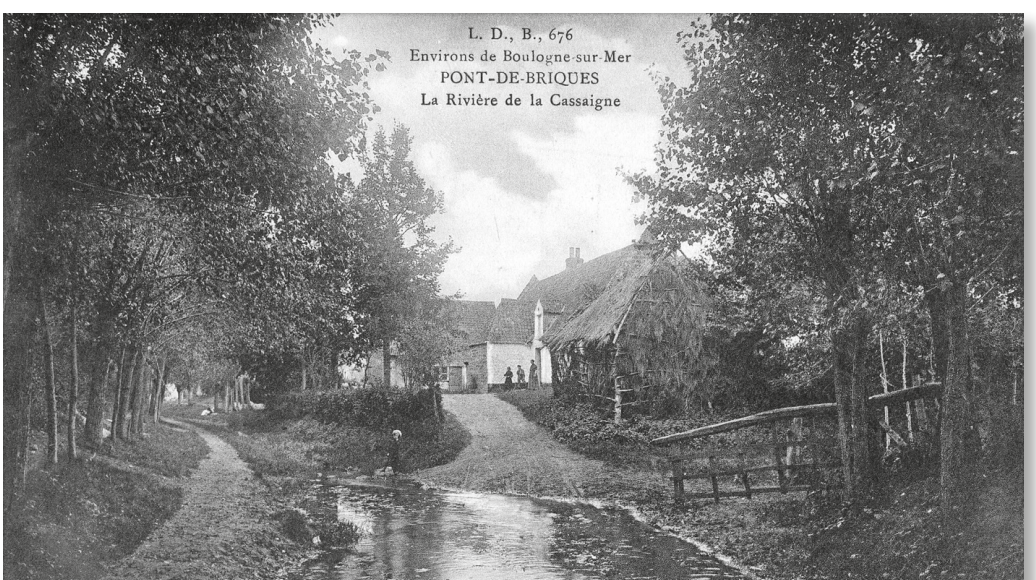
Saint-Etienne-au-Mont

Après avoir gravi une des côtes y accédant, le mont de Saint-Etienne offre un des plus beaux panoramas du Boulonnais. Le duc de Croÿ, responsable de la défense de nos côtes sous Louis XV et Louis XVI, plein d'enthousiasme, exagère certainement lorsqu'en 1757, il note dans son journal : *« Du tour de l'église, on a une vue admirable tant de mer que de terre. L'on voit même jusqu'à Dieppe. »* Sans s'étendre jusqu'à la Normandie, cette vue n'en est pas moins admirable. Au nord, c'est le port et la ville de Boulogne qu'on aperçoit presque tout entière en amphithéâtre, avec le dôme de la cathédrale, la colonne de la Grande Armée et la tour du Renard qui annonce Outreau ; à l'ouest, c'est la mer, avec par beau temps la vue sur les côtes d'Angleterre ; au sud, les garennes de Condette, la forêt d'Hardelot et la chaîne des collines de Neufchâtel à Desvres abritant le Bas-Boulonnais.

Avant d'entamer la descente sur Audisque, se détachent le mont Lambert, le mont d'Herquelingue, le mont de Quéhen. Plus bas, c'est la vallée de la Liane avec les villages de Carly, Hesdigneul, Hesdin-l'abbé, Isques, Saint-Léonard et Echinghen.

On accède à la plage par le chemin de la Warenne construit en 1904 à travers des dunes boisées. La pension de famille Villa l'Anglaise, ci-dessus à gauche, fut détruite lors de la seconde guerre mondiale. En préambule au terrain de camping, suite à plusieurs demandes émanant du comité d'entreprise d'Usinor, quelques parcelles furent louées dès 1916 à ces premiers vacanciers.

Ecault, tiré de l'ancien nom Hecout, rappelle l'existence d'un bois de chênes (Eck Holt) défriché par les moines de Samer. Ceux-ci en conservèrent la seigneurie jusqu'en 1790. Il y pousse désormais une maigre végétation d'arbustes et de buissons balayée par le vent de mer. En 1857, la commune, propriétaire sur le communal d'Ecault de terres contenant entre autres du minerai de fer, en céda l'extraction au bénéfice de la nouvelle société des Montataires et bénéficia ainsi rapidement de bons revenus.



La rivière de la Cassaigne prend sa source à Ecault et se jette dans la Liane. Le développement urbain de la commune touche ce secteur à partir de 1960, au point que les deux fermes, datant du XVIIIe siècle, se trouvent dorénavant enclavées dans des lotissements et un ensemble scolaire.

Dénommée déjà ainsi sur le cadastre de 1813, la rue à l'Eau, qui ne comprend à l'époque que trois fermes, subit à partir de 1854 une réelle transformation suite à l'implantation de l'usine Huret. A côté des cités ouvrières, voient le jour une épicerie, six cafés, un marchand de bestiaux, monsieur Hembert, à qui succède monsieur Delpouve qui ouvre une boucherie reprise plus tard par monsieur Balme. Toute cette vie commerçante a disparu peu à peu.

Dès la construction en 1957 des 41 logements de la cité des Peupliers, une route relie la rue Madaré à la rue Eugène Huret. Elle reçoit le nom de Roger Cordier, mort pour la France en Algérie en 1958, comme Raymond Docquois et Arthur Gobert.

Les habitations dans le prolongement de la rue Eugène Huret furent détruites lors de la construction du pont. En face, route de Condette, à l'emplacement de l'actuel salon de coiffure, on dansait dans les années 1920 au Petit Casino, à l'occasion du carnaval, du conseil de révision. Ce café-bal fut tenu dans ses premières années par monsieur Debove, puis monsieur Delhaye en 1928 et madame Estienne en 1933.

Avant de prendre le nom des terres sur lesquelles elle a été créée, la rue des Villiers portait le nom de celui qui en était à l'origine, Albert Milon, menuisier, qui fit construire la majorité des maisons par ses employés pendant les périodes creuses de son entreprise.